

A woman with red hair, wearing a black dress with white polka dots, a matching scarf, and sunglasses, is sitting on the side of a red car. She is looking out of the car window. The background is dark, suggesting a night scene.

**JAMES LEE  
BURKE**

**LES  
JALOUX**

**RIVAGES/NOIR**



**1952, Houston, Texas.** La vie s'écoule au rythme des *fifties*, dans une ambiance insouciant. C'est l'époque des grosses voitures, des juke-box, des drive-in, des amours sur les banquettes arrière, et surtout, c'est le boom du pétrole. Comme tous les jeunes gens de son âge, Aaron Holland Broussard emprunte la voiture de son père pour aller se promener au bord de la mer à Galveston. C'est là que sa vie bascule. Il surprend une violente dispute entre une jeune fille nommée Valerie Epstein et son « boy friend », un fils de famille. Il s'en mêle et, dans le même moment, tombe éperdument amoureux de Valerie. Il ne sait pas qu'il vient de se mettre à dos la riche et puissante famille de Grady Harrelson. Dans ce coin de l'Amérique, les familles bien nées et les familles mafieuses ont tissé des liens contre nature et il ne fait pas bon se mettre en travers de leur chemin, Aaron l'apprendra à ses dépens.

**James Lee Burke** est l'un des auteurs les plus prolifiques du roman noir américain contemporain. Deux fois lauréat du prestigieux Edgar Award, il poursuit les sagas qui l'ont rendu célèbre, celle de l'enquêteur Dave Robicheaux (héros de *Dans la brume électrique* que Bertrand Tavernier a porté à l'écran) et de la famille Holland. Unanimement loué pour le lyrisme avec lequel il évoque la nature dans ses livres, engagé dans la défense de l'environnement, Burke continue à explorer de livre en livre, les ambiguïtés du bien et du mal, une quête puissante qui l'a fait comparer à Faulkner. Il partage son temps entre la Louisiane et le Montana où il vit aujourd'hui.

« Un talent diabolique. » Dennis Lehane

Du même auteur  
chez le même éditeur

Série Dave Robicheaux

*La Pluie de néon*  
*Prisonniers du ciel*  
*Black Cherry Blues*  
*Une tache sur l'éternité*  
*Une saison pour la peur*  
*Dans la brume électrique avec les morts confédérés*  
*Dixie City*  
*Le Brasier de l'ange*  
*Cadillac Juke-Box*  
*Sunset Limited*  
*Purple Cane Road*  
*Jolie Blon's Bounce*  
*Dernier tramway pour les Champs-Élysées*  
*L'Emblème du croisé*  
*La Descente de Pégase*  
*La Nuit la plus longue*  
*Swan Peak*  
*L'Arc-en-ciel de verre*  
*Creole Belle*  
*Lumière du monde*  
*Robicheaux*  
*New Iberia Blues*  
*Une cathédrale à soi*

Série Clan Holland

*Déposer glaive et bouclier*  
*Texas Forever*  
*La Rose du Cimarron*  
*Heartwood*  
*Bitterroot*  
*Dieux de la pluie*  
*La Fête des fous*

(Suite en fin d'ouvrage)

JAMES LEE BURKE

# LES JALOUX

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Christophe Mercier

Collection fondée par François Guérif

**RIVAGES/NOIR**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original :  
*The Jealous Kind*

Couverture : © Eugenia Kyriakopoulou.

© James Lee Burke, 2016  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023,  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-6015-4

*À Deen Kogan, avec ma reconnaissance  
pour le soutien artistique qu'elle m'a apporté  
pendant toutes ces années.*



# 1

Il y eut une époque de ma vie où, sans savoir pourquoi, je m'éveillais chaque matin envahi par la peur et l'anxiété. Pour moi, la peur était un fait acquis dont je tenais compte au cours de ma journée, comme un gravillon qui ne quitte jamais votre soulier. Rétrospectivement, un adulte pourrait appeler ça une forme de courage. Si tel est le cas, ce n'était pas très drôle.

Mon histoire commence un samedi de 1952, à la fin du deuxième trimestre de mon année de première, quand mon père me prêta sa voiture pour rejoindre mes potes de lycée sur Galveston Beach, à soixante-quinze kilomètres au sud de Houston. À vrai dire, la voiture ne lui appartenait pas ; elle lui était prêtée, à usage professionnel, par la société pour laquelle il travaillait, étant sous-entendu que lui seul la conduirait. Le fait qu'il me la prêtât était une énorme preuve de confiance. Mes amis et moi passâmes une bonne journée à jouer au *touch football*<sup>1</sup> sur la plage, et pendant qu'ils préparaient un feu de camp pour la soirée, je décidai de nager jusqu'au troisième banc de sable au sud de l'île, le dernier endroit où l'on avait encore pied. Non seulement l'eau y était profonde et froide, mais c'était le domaine des requins-marteaux. Je n'y étais jamais allé seul, et même quand, une fois, j'avais nagé en groupe jusqu'au troisième banc de sable, la plupart d'entre nous étions ivres.

Je pataugeai dans les brisants, puis pris une profonde inspiration, plongeai dans la première houle et continuai à nager à travers les vagues, dépassant le premier banc de sable, puis le deuxième, sans jamais m'arrêter, tournant le visage de côté

---

1. Variante du football américain ; au lieu de plaquer un adversaire, il suffit de le toucher. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

pour respirer, jusqu'à ce que je voie le troisième banc de sable, des vagues ondulant sur sa crête, des mouettes piquant dans l'écume.

Je me redressai, mon dos picoté par les coups de soleil. Je n'entendais que le bruit des mouettes et des vagues qui me giflaient les reins. J'aperçus un cargo remorquant un chaland, puis tous deux disparurent au-delà de l'horizon. Je plongeai tête la première dans une vague et vis le fond sableux tomber dans l'obscurité. Soudain, l'eau devint glacée, les vagues qui glissaient au-dessus de moi aussi dures que du ciment. Les hôtels, les palmiers et la jetée de plaisance le long de la plage avaient été miniaturisés. Une nageoire triangulaire fendit l'écume et disparut sous une vague, un collier de bulles solitaire frisant derrière elle.

Puis je sentis que mon cœur s'arrêtait, et pas à cause d'un requin. J'étais entouré de méduses, de grosses méduses à l'ombrelle d'un rose bleuté, munies de tentacules capables de vous emmailloter le cou ou les cuisses comme des essaims de guêpes jaunes humides.

Mon expérience avec les méduses semblait résumer ma vie. Aussi ensoleillée que pût être la journée, j'éprouvais une continue impression de danger. Et ce n'était pas un effet de l'imagination. Le grondement rauque des silencieux d'échappement, montés sur un coupé Ford gonflé, un regard insouciant sur les types aux cheveux en queue de canard<sup>1</sup>, aux pompes en daim, aux pantalons fuselés appelés *drapes*<sup>2</sup>, et en quelques secondes on pouvait se trouver réduit en purée. Vous avez déjà vu à la télévision une représentation des années cinquante ? Quelle rigolade.

---

1. Queue de canard (*duck-ass*, ou *duck-tail*) : style de coupe de cheveux pour hommes populaire dans les années cinquante. Les cheveux sont pommadés, peignés sur les côtés et séparés au centre à l'arrière de la tête.

2. Pantalon ample à la taille et qui va en se rétrécissant.

Un psychiatre expliquerait sans doute que mes peurs étaient une manifestation des problèmes que je connaissais à la maison. Peut-être qu'il aurait eu raison, même si je me suis toujours demandé combien de psychiatres se seraient rebellés contre cinq ou six types armés de chaînes, de crans d'arrêt et de coupe-choux, se fichant de vivre ou de mourir, et suçant leurs douleurs comme des glaces. À moins que je n'aie vu le monde à travers un verre fumé et que ce n'ait été moi le véritable problème. Mais, de fait, j'étais toujours terrorisé. L'idée seule de nager à travers les méduses. En effleurer une seule, c'était comme toucher un câble électrique. Ma terreur était si grande que j'urinai dans mon maillot de bain, la chaleur du liquide dégoulinant le long de mes cuisses. Même après avoir échappé aux méduses et rejoint mes copains de lycée autour d'un feu de bois, une bouteille de Jax fraîche à la main, tandis que des étincelles tournaient dans un ciel turquoise, je ne parvenais pas à me libérer d'un constant sentiment de terreur, qui faisait au creux de mon ventre comme des charbons ardents.

Avec mes amis, je ne parlais jamais de ce qui se passait à la maison. Ma mère consultait des voyantes, écoutait les conversations sur la ligne partagée et, quand j'étais enfant, m'administrait toujours des lavements. Elle fermait les portes à clef, baissait les stores et invectivait l'alcool et l'effet qu'il avait sur mon père. Le sens de la dramaturgie, la dépression et un authentique chagrin ne la quittaient jamais. Parfois, quand mes parents se trouvaient mentionnés dans une conversation, je voyais un regard d'avertissement dans les yeux de nos voisins, comme s'ils voulaient me protéger, pour que je n'entende pas ce qui se passait dans mon propre foyer. En ces instants-là, j'éprouvais, sans savoir pourquoi, de la honte, de la culpabilité et de la colère. Je m'asseyais dans ma chambre et je voulais tenir dans ma paume un objet lourd et dur, dont je ne savais pas ce que c'était. Mon oncle Cody était associé en affaires avec Frankie Carbo, de Murder Inc. Mon oncle m'avait

présenté à Bugsy Siegel<sup>1</sup> quand il avait séjourné au Shamrock Hotel en compagnie de Virginia Hill. Il m'arrivait de penser à ces gangsters, à leur air assuré, à leurs yeux morts quand ils regardaient quelqu'un qu'ils n'aimaient pas, et je me demandais ce qui se passerait si j'entrais dans leur peau et possédais leurs pouvoirs.

Le jour où je nageai au milieu des méduses sans être piqué fut celui qui changea à jamais ma vie. Je m'apprêtais à pénétrer dans un pays sans drapeau ni frontières, un endroit où l'on renonçait à ses soucis et à ses instincts de prudence, et où l'on déposait son cœur sur un autel de pierre. Je parle de la première fois où l'on tombe, joyeusement, amoureux jusqu'au fond de l'âme, et où l'idée d'une peine de cœur ne vous traverse jamais l'esprit.

Elle s'appelait Valerie Epstein. Elle était assise sur une longue Cadillac rose décapotable, ce que nous appelions un « bateau », dans un drive-in festonné de néons, près de la plage, ses épaules nues saupoudrées de coups de soleil. Non seulement elle avait les cheveux auburn, mais ils étaient épais et fraîchement lavés, zébrés de mèches dorées, et elle les avait noués sur sa tête avec un bandana, du style de ceux que portaient les femmes dans les usines d'armement pendant la guerre. Elle mangeait des frites, une par une, avec ses doigts, tout en écoutant un type assis au volant, l'air d'un tombeur. Il avait les cheveux légèrement gominés et décolorés par le soleil, sa peau sans tatouages était pâle. Il portait des lunettes noires, alors que le soleil était voilé et bas et qu'il commençait à faire frais. De sa main gauche, il ne cessait de faire passer un *quarter* entre le bout de ses doigts, comme un joueur de Las Vegas, ou un type doué de talents secrets. Il s'appelait Grady Harrelson. Il avait deux ans de plus que moi et il était déjà

---

1. Benjamin Siegelbaum (1906-1947), dit Bugsy Siegel. Un des chefs de la « Yiddish Connection », bootlegger, investisseur dans les casinos de Las Vegas. Abattu au domicile de sa maîtresse, Virginia Hill.

diplômé, ce qui signifiait que je savais qui *lui* était, mais que lui ne savait pas qui, *moi*, j'étais. Grady avait des épaules larges et minces, comme un basketteur, et il portait un tee-shirt mauve délavé qui, sur lui, d'une certaine façon, ne manquait pas de style. Un vote l'avait désigné, non pas une fois, mais deux, comme le garçon le plus beau du lycée. Un type comme moi n'avait pas de mal à détester un type comme Grady.

J'ignore pourquoi je suis sorti de ma voiture. J'étais fatigué, j'avais le dos raide, sec et parsemé de sel et de sable sous ma chemise, et je devais rouler encore soixante-quinze kilomètres pour rejoindre Houston et rendre la voiture à mon père avant la nuit. L'étoile du berger clignotait déjà à l'horizon, à l'intérieur d'une bande de ciel bleu. J'avais déjà vu Valerie Epstein de loin, deux fois, mais jamais d'aussi près. Peut-être le fait que j'aie nagé sans dommages à travers un banc de méduses était-il un présage. Valerie Epstein était en première au lycée Reagan, au nord de Houston. Elle était célèbre par son sourire, sa voix quand elle chantait et ses excellentes notes. Même les métèques qui cachaient des chaînes sous les sièges de leur voiture et des poinçons dans leurs vêtements la traitaient comme une altesse royale.

*Remonte dans la voiture, termine ton burger au crabe et rentre chez toi*, dit une voix.

Pour moi, le manque d'amour-propre n'était pas un défaut, mais une qualité. J'étais seul, et cependant je ne voulais pas rentrer chez moi. On était samedi, et je savais qu'avant la nuit mon père reviendrait en titubant de chez le glacier<sup>1</sup>, tandis que les voisins détourneraient les yeux tout en arrosant leurs jardins. J'avais des amis, mais la plupart d'entre eux ne connaissaient pas mon véritable moi, et à vrai dire je ne les connaissais pas non plus vraiment. Je vivais dans une

---

1. Dans de nombreuses régions du Texas, le terme « *icehouse* » désigne un bar en plein air. Historiquement, on y vendait de la glace, des produits d'épicerie et de la bière fraîche.

enveloppe de temps et d'espace que j'aurais voulu envoyer sur une autre planète.

Je me dirigeai vers les toilettes, me faufilant entre le côté passager de la décapotable et un poteau de métal argenté sur lequel était fixé un haut-parleur qui jouait « Red Sails in the Sunset ». Puis je me rendis compte que Valerie Epstein se disputait avec Grady, et qu'elle était sur le point de pleurer.

« Quelque chose qui ne va pas ? » dis-je.

Grady se retourna, tendant le cou, battant des paupières.  
« Répète un peu ?

– Je pensais qu'il y avait peut-être quelque chose qui n'allait pas, et que vous aviez besoin d'aide.

– Casse-toi, fouine.

– C'est quoi, une fouine ?

– T'es sourd ?

– Je veux juste savoir ce que c'est qu'une fouine.

– Un type qui prend son pied à renifler la selle des vélos des filles. Et maintenant barre-toi. »

Le haut-parleur se tut. J'avais comme de petites explosions dans les oreilles. Je voyais des lèvres bouger dans les autres voitures, mais ne percevais aucun son. Puis je dis : « Pas envie.

– Je crois que je n'ai pas bien entendu.

– On est dans un pays libre.

– Pas pour un mal fagoté comme toi.

– Fiche-lui la paix, Grady, dit Valerie.

– C'est quoi, un mal fagoté ? demandai-je.

– Un type qui pète dans sa baignoire et qui avale les bulles.

Quelqu'un t'a entraîné à faire ça ?

– J'allais aux toilettes.

– Alors *vas-y*. »

Cette fois, je ne répondis pas. Quelqu'un, sans doute l'un des amis de Grady, m'expédia d'une chiquenaude une cigarette brûlante dans le dos. Grady ouvrit sa portière, de façon à pouvoir se tourner et me parler sans se faire mal au cou.  
« Comment tu t'appelles, petite bite ?

– Aaron Holland Broussard.

– Je vais t’accompagner aux toilettes, te dévisser la tête et l’enfoncer dans la cuvette, Aaron Holland Broussard. Et ensuite je pissurai dessus avant de tirer la chasse. Qu’est-ce que tu en dis ? »

Les petites explosions dans mes oreilles recommencèrent. Le parking et l’auvent de toile au-dessus des voitures semblaient pencher ; le néon rouge et jaune du restaurant devint flou, comme de la réglette en train de fondre coulant sur les vitres.

« Rien à dire ? demanda Grady.

– Une fille m’a dit que la seule raison pour laquelle tu avais été élu “le plus beau gosse”, c’est que toutes les filles pensaient que tu étais une tapette et étaient désolées pour toi. Certains costauds m’ont dit la même chose. Ils m’ont dit que tu suçais sous les sièges du stade de football. »

Je ne sais pas d’où me venaient ces mots. C’était comme si la connexion entre mes pensées et mes mots avait été coupée. Faire le malin avec un type plus âgé, dans mon lycée, ça n’arrivait jamais, en particulier si le type plus âgé habitait River Oaks et que son père était propriétaire de six rizeries et d’une société de forage indépendante. Mais tandis que je me tenais à côté de la décapotable de Grady, quelque chose se passait qui était encore plus terrible. Je regardais, comme hypnotisé, Valerie Epstein dans les yeux. C’étaient les yeux les plus beaux et les plus mystérieux que j’aie jamais vus ; ils étaient profonds, lumineux, couleur de violettes. Ils produisaient aussi sur moi un effet que jamais je n’aurais cru possible : en plein milieu du drive-in, ma queue se mit en pilotage automatique. Je glissai la main dans ma poche, et tentai d’écraser la tente qui se formait sous ma braguette.

« Tu bandes ? demanda Grady, incrédule.

– C’est mes clefs de voiture. Elles ont fait un trou dans ma poche.

– Super, dit-il, le visage déformé par le rire. Hé, les gars, regardez ce mec ! Il agite le drapeau ! Quelqu’un a un appareil ? C’est quand, la dernière fois que tu as baisé, Fouinus ? »

Mon visage était brûlant. J’avais l’impression de me trouver dans un ces rêves au cours desquels on se pisse dessus devant toute la classe. Et alors Valerie Epstein fit une chose dont je lui serai toujours redevable, sauf si je m’ouvre les veines. Elle balança sa barquette de frites, avec le ketchup et tout le reste, en plein sur le visage de Grady. Sur le coup, il fut si estomaqué qu’il ne parvenait pas à croire qu’elle ait fait une chose pareille ; il commença à retirer les frites de sa peau et de sa chemise, comme des sangsues remplies de sang, et, d’une chiquenaude, à les expédier sur le goudron. « Je vais laisser passer ça. Tu n’es pas toi-même. Calme-toi. Tu veux que je m’excuse auprès de ce gamin ? Hé, mon pote, je suis désolé. Ouais, toi, tête de pine. Tiens, tu veux des frites ? Je vais t’en enfoncer une dans chaque narine. »

Elle sortit de la voiture et claqua la portière. « Tu es pathétique », dit-elle, arrachant de son cou une chaîne qui retenait une chevalière de promotion et la lançant sur le siège de la décapotable. « Ne m’appelle pas. Ne t’approche pas de chez moi. Ne m’écris pas. Et n’envoie pas non plus tes amis s’excuser pour toi.

– Allons, Val. On forme une équipe, dit-il en s’essuyant le visage avec une serviette en papier. Tu veux un autre Coca ?

– C’est fini, Grady. Tu ne peux rien à ce que tu es. Tu es égoïste, malhonnête, irrespectueux et cruel. Et moi, idiot que je suis, je pensais pouvoir te changer.

– On va arranger ça. Promis. »

Elle s’essuya les yeux sans répondre. Maintenant, elle avait l’air plus calme, mais elle respirait toujours de façon saccadée, comme si elle avait le hoquet.

« Ne me fais pas ça, Val, dit-il. Je t’aime. Ouvre les yeux. Tu vas laisser un blaireau comme ça nous pousser à rompre ?

– Au revoir, Grady.

- Comment vas-tu rentrer chez toi ? dit-il.
- Ce n'est pas *ton* problème.
- Je ne vais pas te planter au milieu de la rue. Maintenant, monte. Tu commences à me rendre dingue.
- Quelle tragédie ça serait pour la planète, dit-elle. Tu sais ce que mon père a dit de toi ? “Grady n'est pas un méchant garçon. C'est juste qu'il est incapable d'en être un bon.”
- Reviens. S'il te plaît.
- J'espère que ta vie sera belle, dit-elle. Même si l'idée que je t'ai embrassé me donne envie de me rincer la bouche au peroxyde. »

Puis elle s'éloigna, telle Hélène de Troie tournant le dos à l'Attique. Une rafale de vent chaud emporta dans le ciel les journaux le long du boulevard. À l'ouest, une lumière orange saignait les nuages, l'horizon s'assombrissait, les vagues s'écrasaient sur la plage juste de l'autre côté de Seawall Boulevard, les palmiers émettaient un bruissement sec dans le vent. Je sentais l'odeur du sel, des algues et des minuscules coquillages desséchés sur la plage, comme une odeur de naissance. Je regardai Valerie qui passait entre les voitures et se dirigeait vers le boulevard, son sac de plage se balançant à son épaule et rebondissant sur ses fesses. Grady se tenait à côté de moi, la respiration difficile, les yeux fixés sur Valerie, comme les miens, sauf qu'il y avait dans les siens une expression de perte définitive qui me faisait penser à une lame de fond, comme celles qu'on voit monter des profondeurs quand une tempête s'apprête à engloutir les terres.

« Désolé de ce qui se passe pour vous deux, dis-je.

- On est en public, je ne peux donc pas faire ce à quoi je pense. Mais tu ferais mieux de te planquer dans un trou à rat.
- Ce n'est pas d'en vouloir aux autres qui arrangera tes affaires », dis-je.

Il essuya une trace de ketchup sur sa joue. « J'espérais bien que tu dirais un truc comme ça », dit-il.

## 2

Le lendemain, j'allai à la messe avec mon père. Même si ma mère avait été élevée dans la religion baptiste, elle ne fréquentait aucune église. Elle avait grandi dans une pauvreté absolue, abandonnée par son père, et à dix-sept ans elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, un commis voyageur. Elle cacha son divorce à tout le monde, comme s'il l'avait dévaluée et rendue indigne d'être socialement respectée comme elle l'aurait voulu. Chaque dimanche, elle nous préparait un petit déjeuner tardif, et mon père et moi nous rendions à l'église dans sa voiture de fonction. En chemin, il était rare que nous parlions.

Je n'ai jamais compris pourquoi mes parents s'étaient mariés. Ils ne s'embrassaient pas, ni même ne s'effleuraient les mains, du moins en ma présence. On lisait dans leurs regards une solitude qui me persuadait qu'une prison peut prendre n'importe quelle forme et avoir n'importe quelle taille.

Pendant la messe, je sentis sur les vêtements de mon père l'imperceptible odeur de la bière et des cigarettes de la soirée de la veille. Avant que le prêtre ne donne sa bénédiction finale, mon père me murmura qu'il avait mal au ventre et qu'il me retrouverait au drugstore Costen, de l'autre côté de la rue. Quand j'y entrai, il buvait un café au comptoir et parlait avec le patron de l'équipe de football de LSU. « Prêt pour un Coca citron ? me dit-il.

- Non, merci. Je peux prendre la voiture, cet après-midi ?
- *Je pourrais.*
- Je pourrais prendre la voiture ?
- J'avais prévu d'aller au bowling, dit-il. Il y a un championnat, aujourd'hui. »

J'acquiesçai. Mon père ne jouait pas au bowling et ça ne l'intéressait pas. Mais le bowling avait l'air conditionné, et il y avait un bar.

« Viens avec moi, dit-il. Tu pourras peut-être faire une partie ou deux.

– J'ai des choses à faire. »

Mon père était bel homme, doté d'une distinction victorienne. Jamais il ne s'asseyait à table, que ce soit pour dîner ou petit-déjeuner, sans enfiler sa veste, même s'il était seul. Il avait perdu son meilleur ami dans les tranchées de 1918, et il méprisait la guerre, les nationalistes adulant la chose militaire, et la rhétorique belliqueuse des politiciens qui envoient les autres souffrir et mourir à leur place. Mais il buvait, et d'une certaine façon, ça engloutissait et annulait toutes ses qualités. « Tu as une nouvelle copine ?

– Je n'en ai pas d'ancienne.

– Alors tu vas changer ça ?

– J'aimerais bien.

– Qui est-ce ?

– Je ne la connais pas réellement bien.

– *Vraiment* bien.

– Oui, père. »

Je pris le bus municipal jusqu'à North Houston. L'hiver précédent, un de mes amis avait remarqué une maison victorienne à un étage, ombragée par des chênes, avec une vaste galerie, sur un boulevard résidentiel, et m'avait dit qu'il s'agissait de la maison de Valerie Epstein. J'avais oublié le nom du boulevard, mais je savais approximativement où il se trouvait. Quand je tirai le cordon pour que le chauffeur arrête son bus, je sentis mon ventre se nouer et une flamme minuscule monter en tourbillonnant dans mes entrailles.

Je restai au milieu des fumées du bus tandis qu'il s'éloignait, les yeux fixés sur les palmiers de l'esplanade et la rangée de maisons possédées autrefois par les gens les plus riches de

la ville, avant que les grosses fortunes n'émigrent sur River Oaks. J'étais au cœur du territoire ennemi, ma coupe en brosse, mon pantalon et mes chaussures habillés, ma chemise blanche amidonnée et ma cravate aussi dangereux que du sang flottant dans un aquarium rempli de requins.

Je me mis en route. Je crus entendre des silencieux d'échappement gronder dans une autre rue. Au coin, une femme de couleur attendait le bus derrière un banc, serrant son portemonnaie entre ses mains. Elle regardait d'un côté, puis de l'autre, se penchant en avant comme si elle se trouvait sur un bateau. Elle était la seule personne de couleur sur le boulevard. À cette époque, la mode était au 'tabassage de nègre'. Je tentai de lui sourire, mais elle détourna les yeux.

Je reconnus la maison de Valerie une rue plus loin. Dans la cour, deux chênes verts festonnés de mousse espagnole, et une balancelle sur la galerie. Sur le côté, un potager, et dans le fond j'apercevais un abri de jardin délabré et un énorme pacanier, entouré d'herbe sur laquelle était garé un camion de soudage. Derrière moi, j'entendis une fois de plus les silencieux. Je me retournai, et vis une Ford 1941, avec double échappement, phares incrustés, et un moteur qui semblait plus puissant qu'un traditionnel V8. La carcasse du véhicule avait été déchromée, traitée au plomb et aspergée d'une sous-couche grise. Un regard sur ses occupants, et je compris que j'étais sur le point de faire connaissance avec quelques authentiques coriaces des quartiers nord, de ceux que nous appelions *greasers*<sup>1</sup>, ou parfois métèques, ou loubards, ou queues de canard, ou des durs ou des don Juans.

À quoi se reconnaissaient-ils ? Un regard fixe et indolent, des épaules légèrement voûtées, la chemise déboutonnée pour laisser voir le haut de la poitrine, le col remonté sur la nuque, des *drapes* retenus par une ceinture en daim bouclée au-dessous

---

1. Le terme désigne aussi bien les motards (*bikers*) que péjorativement les Latinos.

du nombril, des boutons de manchettes, même l'été, une tartine de gomina dans leurs mèches ramenées en tranchée sur la nuque, des godasses pointues munies de crans métalliques qui pouvaient servir à briser les dents de quelqu'un sur le trottoir, la croix de Pachuco tatouée entre l'index et le pouce gauche et par-dessus tout, une totale absence de compassion, ou de pitié, dans leurs yeux. Je pense que quiconque lisant ces lignes aujourd'hui pourrait croire qu'il s'agissait de garçons ayant juste pris le mauvais chemin et que leur tenue et leur conduite masquaient leur peur. Ce fut rarement l'expérience que j'en eus. Alors aujourd'hui comme hier, je suis persuadé que la plupart seraient prêts à mourir sur le pont d'un cuirassé inondé, au milieu des coups de canon, ainsi que l'a dit un jour George Orwell à propos de gens au courage authentique.

La Ford s'arrêta le long du trottoir, dans le grondement du double échappement. « On dirait que tu t'es perdu, dit le greaser assis sur le siège passager.

– Ça, c'est sûr, dis-je.

– Ou alors tu vends des bibles.

– À vrai dire, je cherchais l'Assemblée de l'Église de Dieu. Vous savez où ça se pourrait que ça se trouve ? »

Je vis dans ses yeux qu'il avait pris note de la grammaire défectueuse et compris qu'il était plus intelligent que je ne le pensais, et qu'il représentait sans aucun doute un défi sérieux.

« T'es mignon. » Il se mit une Lucky Strike entre les lèvres, mais sans l'allumer. Il avait les cheveux noir corbeau, les joues creuses, la peau pâle. Il se gratta la gorge. « T'as une allumette ?

– Je ne fume pas.

– Si tu ne vends pas de bibles, et que tu n'as pas de feu, à quoi t'es bon ? T'es bon à quelque chose, mon garçon ?

– Sans doute que non. Et si tu ne m'appelais pas “mon garçon” ? Hé, elle me botte, votre caisse. Où vous avez eu ces silencieux ? »

Il ôta la cigarette de sa bouche, la pinça entre son pouce et son index, l'agita, secouant la tête comme s'il arrivait à une conclusion profonde. « Je me rappelle où je t'ai vu. Dans ce rade pour suceurs de bites, comment s'appelle-t-il, déjà, l'Éléphant rose ?

– Qu'est-ce que c'est, un suceur de bites ?

– Un type comme toi. Où t'as eu cette boucle à ton ceinturon ?

– Je l'ai gagnée au rodéo junior RCA<sup>1</sup>. À la fois *bareback bronco* et *bull riding*<sup>2</sup>.

– Tu fais des pipes dans les cages de contention ? »

Je détournai les yeux. La rue était lumineuse et brûlante, les pelouses d'un vert profond, l'air imprégné d'humidité, les maisons d'un blanc éblouissant. « Je ne peux pas t'en vouloir de dire ça. J'ai manifesté le même genre de préjugé pour des gens qui ont été fabriqués de façon différente dans le ventre.

– Où t'as trouvé ça ?

– Dans la Bible<sup>3</sup>.

– T'es en train de dire que t'es pédé ?

– On sait jamais.

– Je suis d'accord. T'as une jolie bouche. Tu devrais te mettre du rouge à lèvres.

– Va te faire foutre », dis-je.

Il ouvrit la portière, lentement, et descendit sur le trottoir. Il était plus grand qu'il ne le paraissait dans la voiture. Sa chemise n'était pas boutonnée, et ses manches étaient gonflées par le vent. Il avait le ventre ondulé, son *drape* bas sur la taille. Ses yeux parcoururent mon visage comme s'il étudiait un spécimen de laboratoire. « Tu veux bien répéter ça ? »

J'entendis une porte-moustiquaire grincer sur un ressort et claquer derrière moi. Puis je me rendis compte que ce n'était

---

1. Real Cowboy Association.

2. Monte d'un cheval à cru, et monte de taureau sauvage.

3. *Livre de Job*, 31, 15. Traduction Lemaître de Sacy.

plus moi qu'il regardait. Valerie Epstein avait descendu les marches de la galerie jusque dans la cour et se tenait sous les chênes verts, à la lisière du soleil, une main en visière pour se protéger les yeux. « C'est toi ? » dit-elle.

Je ne savais pas si elle me parlait à moi, ou au *greaser* sur le trottoir. Je pointai un doigt sur ma poitrine. « C'est à moi que tu parles ? »

– Aaron Holland ? C'est bien ton nom, n'est-ce pas ?

– Oui, dis-je, la gorge serrée.

– Je me demandais si tu étais rentré chez toi sans problème. »

Le *greaser* remonta dans la Ford et claqua la portière. Il leva les yeux sur moi, soutenant mon regard. « Tu devrais jouer à la machine à sous. T'as une sacrée veine, dit-il. À très bientôt, Paulo.

– J'attends ça avec impatience. Ça m'a fait plaisir de te voir. »

Ses amis et lui s'éloignèrent. Je regardai de nouveau Valerie. Elle portait une robe d'été, blanche, avec des fleurs.

« J'ai cru que j'allais me retrouver en marmelade, dis-je.

– Pourquoi ?

– Ces voyous.

– Ce ne sont pas des voyous.

– Des métèques, alors ?

– Il leur arrive de se montrer excessivement protecteurs de leur quartier, c'est tout. »

Le vent plaquait sa robe sur ses hanches, son ventre et ses cuisses. J'étais si nerveux que je dus croiser les bras sur ma poitrine pour empêcher mes mains de trembler. Je tentai de m'éclaircir la gorge. « Comment es-tu revenue de Galveston ? »

– Avec le Greyhound. Tu pensais que tu devais venir voir s'il ne m'était rien arrivé ?

– Tu aimes le minigolf ?

– Le minigolf ?

– C’est très marrant, dis-je. Je me disais que ça t’amuserait peut-être de faire un ou deux parcours. Si tu n’as rien de mieux à faire.

– Entre. Tu me sembles un peu déshydraté.

– Tu me proposes d’entrer ?

– Qu’est-ce que je viens de dire ?

– Tu m’as dit d’entrer.

– Alors ?

– Oui, un peu d’eau glacée ne me ferait pas de mal. Je n’avais pas l’intention de traiter ces types de métèques. Il m’arrive de dire des choses que je ne pense pas.

– Ils y survivront. Tu viens ? »

Pour m’asseoir à côté de Valerie Epstein, j’aurais tiré le Grand Canyon jusqu’au Texas. « J’espère que je ne dérange pas. J’étais tourmenté par ma conscience. Hier soir, je ne me suis pas occupé de toi, car je devais ramener la voiture de mon père à la maison.

– Je pense que tu as bon cœur.

– Pardon ?

– Tu m’as bien entendue. »

J’entendais tinter des carillons éoliens, des oiseaux chanter, éclater des rubans de pétards chinois, et je compris que j’aimerais sans doute Valerie Epstein pour le restant de mes jours.

Elle me précéda jusqu’à la cuisine, et sortit du frigidaire un pichet de citronnade. La cuisine était propre et rutilante, ses murs peints en jaune et en blanc. Elle mit des glaçons dans deux verres, et ajouta dans chacun un brin de menthe, avant de les poser sur des napperons de papier. « Dans le jardin, c’est mon père, dit-elle. Il installe des pipelines. »

Un homme musclé vêtu d’une salopette à bretelles, sans chemise, travaillait sur le camion garé sous le pacanier. Il avait la peau noire de soleil, des boucles dorées lui descendant jusqu’aux épaules luisantes de sueur, un profil acéré.

« Il ressemble à Alexandre le Grand. À son portrait sur les pièces de monnaie, je veux dire, dis-je.

– C’est drôle, de dire ça.

– L’histoire est ma matière préférée. J’en lis le plus possible. Mon père aussi. Il est ingénieur pétrolier. »

J’attendis qu’elle réponde quelque chose. Elle ne dit rien. Puis je compris que je venais sans doute de lui dire que mon père avait fait des études, alors que ce n’était probablement pas le cas du sien. « Ce que je veux dire, c’est que lui aussi travaille dans le pétrole.

– Tu es toujours aussi nerveux ? »

Nous étions maintenant assis à la table, un ventilateur électrique oscillant sur le comptoir. « Je suis doué pour mal m’exprimer. Je m’apprêtais à te dire comment mon père a fini dans le pétrole, mais j’ai tendance à parler tout le temps.

– Vas-y, raconte-moi.

– Il était chimiste à Cuba, il travaillait dans le sucre. Il a laissé tomber après un incident sur le ferry entre La Nouvelle-Orléans et La Havane. Puis il est allé travailler sur un pipeline, il a été rattrapé par la Grande Crise, et il n’est jamais parvenu à faire ce qu’il voulait faire, devenir écrivain.

– Pourquoi a-t-il quitté son boulot de chimiste à cause d’une chose qui s’est passée sur un bateau ?

– Il avait fait la Première Guerre. L’artillerie allemande taillait leurs tranchées en pièces. Le commandant allemand est sorti avec un drapeau blanc, et a demandé au capitaine de mon père de se rendre. Il a dit qu’on s’occuperait des blessés, et que les autres seraient bien traités. Le capitaine a refusé cette proposition. Un biplan allemand a agité ses ailes au-dessus des lignes pour montrer que sa mission était pacifique, et il a lâché des brochures sur le barbelé et la tranchée, mais le capitaine refusait toujours de se rendre. Les Allemands avaient déplacé quelques canons sur des véhicules ferroviaires. Quand ils se déchaînèrent, ils tuèrent en une demi-heure la moitié de l’unité de mon père.

« Dix ans plus tard, il était sur le ferry vers La Havane quand il a vu sur le pont son ancien commandant. Mon père a insisté pour qu'ils boivent un verre, surtout pour avoir l'occasion de pardonner et d'oublier. Cette nuit-là, l'ancien commandant a sauté de la rambarde. Mon père s'en est toujours voulu.

– C'est une histoire triste.

– La plupart des histoires sont tristes.

– Toi-même, tu devrais être écrivain.

– Pourquoi ?

– Parce que je trouve que tu es un gentil garçon.

– D'une certaine façon, ces deux remarques ne vont pas ensemble, dis-je.

– Elles ne sont peut-être pas censées aller ensemble. » Elle sourit, puis inspira, et alors la lueur dans ses yeux changea.

« Tu devrais être plus prudent.

– Parce que je suis venu dans les Heights ?

– Je parle de Grady et de ses amis.

– Je pense que Grady Harrelson est bidon.

– Grady a un côté sombre. Il n'y a rien de bidon là-dedans.

Pareil pour ses amis. Ne les sous-estime pas.

– Ils ne me font pas peur. »

Elle agita son brin de menthe au milieu des glaçons. « La prudence et la peur, ce n'est pas la même chose.

– Il y a peut-être en moi quelque chose qui ne va pas, et que personne ne voit. Ces types pourraient bien avoir une surprise.

– Premièrement, je ne te crois pas. Deuxièmement, ce n'est pas normal de se vanter de ses défauts.

– Il m'arrive de croire que j'ai deux ou trois personnes qui vivent en moi. L'une d'elles a un saxo, comme Harpo Marx.

– Comme c'est intéressant.

– Ma mère dit que j'ai beaucoup d'imagination. »

Je sentis son attention faiblir.

« J'ai une dissertation sur John Steinbeck à finir pour demain, dit-elle. Je ferais mieux de m'y mettre.

- Je vois.
- Je suis contente que tu sois passé. »

J’essayai de ne pas paraître aussi stupide que je me sentais. Je voyais son père travailler sur son camion, les muscles de son avant-bras se gonflant tandis qu’il forçait sur une clef en croix. J’aurais voulu qu’elle me présente à lui. J’aurais voulu parler de camions, de pipelines et de forêts. Je n’avais pas envie de partir. « Le samedi soir, c’est un bon moment pour le minigolf. Il y a des étoiles, la brise souffle du sud, et juste à côté il y a un marchand de pastèques avec des tables de pique-nique.

– Tu vois ? Tu parles comme un écrivain. On se verra une autre fois.

– D’accord », répondis-je. Je n’avais pas fini ma citronnade. « Je trouverai la sortie. Tu ferais mieux de te mettre à ta dissertation.

- Ni te fâche pas.
- Je ne me fâche pas, Miss Valerie. Merci de m’avoir invité.
- Inutile de m’appeler “Miss”. »

Je me levai de la table. « Mon père est originaire de Louisiane. Il me tombe dessus à propos de ma tenue, de ma grammaire, de trucs comme ça.

- Je trouve ça bien. »

J’attendis, espérant qu’elle me demanderait de rester.

« Je vais te raccompagner », dit-elle.

Nous traversâmes un vestibule sombre qui sentait l’encastiquée. Une casquette de travail et un imperméable d’homme, un pull 4-H Club et un blouson en jean aux manchettes brodées étaient suspendus à des crochets de bois sur le mur. Des galoches d’homme et une paire de bottes blanches en caoutchouc, comme aurait pu en porter une adolescente, étaient posées sur le sol. Il n’y avait, dans le vestibule, ni tablier, ni pantoufles, ni chapeau, ni chaussures de femme, ni parasol, ni châte, ni foulard.

Et il régnait aussi dans le salon une solennité que je n'avais jamais remarquée ailleurs. Peut-être cet effet était-il dû aux meubles XIX<sup>e</sup>, à l'électrophone-radio sur lequel était posée une plante en pot, à la cheminée vide, au canapé et aux fauteuils qui donnaient l'impression que personne ne s'asseyait dessus. J'avais imaginé que Valerie Epstein vivait dans un foyer parfait. Maintenant, j'en doutais.

« Ta mère est là ? demandai-je.

– Elle est morte pendant la guerre.

– Désolé.

– Pas elle. Elle a fait ce qu'elle pensait juste.

– Pardon ?

– Son frère était resté quand sa famille avait fui Paris, en avion. Elle est retournée elle-même clandestinement dans son pays. La Gestapo l'a arrêtée. On pense qu'elle a été envoyée à Dachau.

– Eh bien, Miss Valerie !

– Viens, je vais sortir avec toi », dit-elle en passant un bras sous le mien.

La balancelle du porche oscillait dans le vent, les arbres se gonflaient, de la poussière jaune montait dans le ciel. Je sentais une odeur de pluie frappant un trottoir brûlant. « Je peux avoir ton numéro de téléphone ?

– Il est dans l'annuaire. Tu ferais mieux de te dépêcher. » Elle jeta un coup d'œil sur le ciel. « Ne cherche pas d'ennuis. Tu comprends ? Ne t'approche pas de Grady, même s'il fait tout pour te provoquer.

– Ce soir, mon père me laissera la voiture. On pourrait aller au stand de pastèques. Je passerai te prendre à huit heures, et tu seras rentrée moins d'une heure après.

– Je ne connais personne d'aussi têtu.

– J'appelle ça de la conviction.

– De retour à neuf heures ?

– Promis », dis-je.

Elle plissa les yeux.

Il plut la plus grande partie de la nuit. Le matin, à mon réveil, le soleil était rose, le ciel bleu, les trottoirs zébrés d'ombre et d'humidité. J'adorais l'impasse que nous habitions dans notre petit bungalow de brique. Toutes les maisons de la rue étaient en brique, et dans leurs jardins il y avait des arbres fruitiers et des parterres de fleurs, et à l'extrémité de l'impasse se dressait un mur de bambous et, de l'autre côté, un pâturage semé de chênes verts vieux de deux cents ans. Je m'assis sur les marches, muni de mon sac repas, et attendis qu'on vienne me chercher pour aller au lycée. Saber Bledsoe, mon meilleur ami, me prenait chaque matin de classe dans son épave de Chevy 1936, qu'il avait coupée, surbaissée, modifiée et customisée, et pour laquelle il avait acheté des pièces de rechange à la décharge, même si elle restait une épave fumante qu'on sentait et qu'on entendait arriver depuis le pâté de maisons voisin.

Saber était capable de tout, en particulier si on le défiait. Au lycée, il versait de l'explosif M-80 dans la tuyauterie, et de l'eau giclait des cuvettes de toilettes dans tout le bâtiment, en général entre les cours, quand il y avait des gens assis dessus. Le professeur le plus détesté du lycée, et peut-être de toute la ville, s'appelait Mr Krauser. Saber s'était faufilé dans le salon des professeurs, et avait glissé dans la boîte de salade de choux de Mr Krauser une grenouille gonflée de formol, si bien que Mr Krauser avait vomi dans l'évier du lycée. Saber avait aussi baissé sa braguette, s'était mis à plat ventre et avait passé sa queue dans un trou du plancher au-dessus de la salle de cours de Mr Krauser, la laissant pendre comme une ampoule obscène, jusqu'à ce que Krauser comprenne pourquoi le visage de tous ses élèves ressemblait à des ballons au grand sourire, sur le point d'exploser.

J'étais décidé à ce que ce soit une bonne journée. Sans doute personne n'avait-il remarqué mon érection en plein drive-in. Alors, quelle importance que j'aie eu une querelle avec Grady

Harrelson ? Que pouvait-il faire ? Il avait eu sa chance. Les voyous des Heights ? Valerie avait dit que c'était juste des gars du quartier. J'avais conduit Valerie Epstein au stand de pastèques, l'avais ramenée chez elle, je lui avais même tapoté le dos de la main quand un éclair avait illuminé le parc. Personne n'avait fait attention à nous.

Peut-être avais-je trouvé dans les Heights un quartier où j'étais libéré de mes problèmes. Peut-être avais-je trouvé un endroit où la terreur n'était pas un mode de vie.

Faux.

Dès que je montai dans la voiture, je vis que Saber était agité. Il recula dans l'impasse, et se dirigea vers Westheimer, le levier de vitesse vibrant dans sa main, son tee-shirt remonté jusqu'aux aisselles. Il me regarda, puis sa tête se mit à se balancer, comme montée sur un ressort, et j'eus droit à ce qui était connu sous le nom de regard à la Saber Bledsoe, une version bouche bée et œil torve de son visage, traduisant l'incrédulité devant la stupidité de son interlocuteur.

« Pourquoi traîner par là ? Engage-toi donc dans une compagnie suicide, et pars en Corée, dit-il.

– Il faut que tu me répètes ça, Sabe.

– On raconte que tu t'en es pris à Grady Harrelson dans un drive-in de Galveston. Et qu'ensuite tu es monté dans les Heights et que tu as fait un tour avec Valerie Epstein.

– Où as-tu entendu parler de ça ?

– Où est-ce que je ne l'ai *pas* entendu ? Tu as dit à des métèques d'aller se faire foutre, à un métèque en particulier ?

– C'est impossible que tu sois au courant.

– Le type avec qui tu as failli t'embrouiller, c'était Loren Nichols. Il a tiré sur un homme, en pleine poitrine, avec un pistolet à fléchettes, au Prince's drive-in. »

Saber avait des cheveux d'un roux pâle coupés en brosse plate peignée en arrière sur les tempes, des yeux comme des fentes vertes, un regard aussi inoffensif que celui d'un lézard, un accent de péquenaud, et un degré d'énergie nerveuse

évoquant un claquement de porte. De la bouche, il sortit une cigarette d'un paquet de Camel.

« Hier soir, ils sont venus chez moi, Aaron, dit-il, la cigarette rebondissant sur sa lèvre. Quelqu'un avait dû leur dire qui j'étais.

– Qui est venu ?

– Loren, et trois autres *greasers*. »

Je sentis soudain un creux à l'estomac. « Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

– Toi.

– Qu'est-ce que tu leur as dit ?

– Je leur ai dit que mon père était un ivrogne, qu'il avait une batte de base-ball, et qu'ils feraient mieux de virer leurs culs de notre allée. Devine quoi ? Avant que j'aie pu terminer ma phrase, le vieux est sorti du garage en titubant, avec une clef de serrage à la main.

– Il faut qu'on oublie tout ça, Saber.

– Après la récréation, tout le lycée le saura. Tu as participé à la brouille entre Grady Harrelson et Valerie Epstein ?

– Non.

– Peu importe. Cet après-midi, l'histoire sera devenue une légende. Tu es vraiment sorti avec elle ?

– Plus ou moins.

– C'est comme de baiser avec Doris Day. T'es un héros, mec. Est-ce qu'elle a une sœur ? Je suis prêt. »

### 3

En quatrième heure, Saber et moi avions atelier de métallurgie. Le professeur, preuve vivante que nous descendions du singe, était Mr Krauser. Il avait été aux commandes d'un tank en France et en Allemagne pendant la guerre, et il nous racontait souvent des histoires sur la façon dont ses camarades et lui défonçaient, pour s'amuser, des fermes françaises avec leur Sherman. Un des tanks vandales atterrit dans une cave, ce que Krauser trouvait hilarant. Il nous racontait aussi comment – leçon de choses pour ses hommes – il avait tiré par le col un vieil Allemand dans la rue, avant d'occuper sa maison. Une fois, alors qu'il était ivre au bowling, il emprunta un couteau à un étudiant, et coupa la cravate d'un joueur.

Au lycée, Saber était le seul élève à savoir planter des banderilles à Krauser, et à entretenir quotidiennement la blessure. Krauser était persuadé que c'était Saber qui avait passé sa queue par le trou dans le plafond, mais il était incapable de le prouver et essayait toujours de trouver une nouvelle raison de le coincer. Mais jamais Saber ne se conduisait mal en atelier de métallurgie, alors que les autres le faisaient, et avec application.

Notre lycée était situé près de River Oaks, un paradis ombragé d'arbres, plein de maisons pareilles à des palais. Mais le campus était immense et s'étendait jusqu'aux quartiers ouvriers de North Houston, et même jusqu'à Wayside et Jensen Drive, où vivaient certains des jeunes les plus durs du monde. Pour eux, l'atelier de métallurgie était leur habitat naturel. Trois types réquisitionnaient la fonderie et les moules dans le bac de sable, et ils fabriquaient des reproductions en aluminium de coups-de-poing américains dont les arêtes étaient ébarbées ou laissées brutes et affûtées, et qu'ils vendaient un

dollar pièce. Krauser avait une façon bien à lui de ne pas voir ça, de la même façon qu'il ne voyait rien quand des malabars brutalisaient d'autres gosses. Et ce n'était pas par peur. Je pense que, dans le fond, Krauser était l'un d'eux. Il aimait tomber sur un gosse malingre et enfoncer son pouce dans son avant-bras, jusqu'à l'os, avant de dire : « Pas très charnu. »

C'est alors que Saber trouvait des moyens de venger la victime, comme de s'approcher de Krauser et de dire : « Qu'est-ce que je dois faire de ce pinceau, monsieur Krauser ? Pendant que vous étiez allé pisser, Kyle Firestone a dit à Jimmy McDougal de mettre les mains dans ses poches, et lui a fourré le pinceau dans la bouche. Regardez, il est couvert de salive. Vous le voulez, ou est-ce que je dois le laver dans les cabinets ? »

Ce matin-là, ce fut différent. Mr Krauser ne regardait pas Saber ; il regardait, dehors, une Ford 1941 aspergée de peinture d'apprêt qui venait de s'arrêter sur la plaque d'argile à côté du terrain de base-ball. Quatre types en sortirent en se peignant, tous vêtus de *drapes* et de chaussures pointues. Ils s'appuyèrent sur les ailes et les phares de leur voiture, et allumèrent des cigarettes alors qu'ils se trouvaient sur le terrain du lycée. Krauser tourna la tête, puis regarda derrière lui. « Viens ici, Broussard. »

Je reposai mon projet trimestriel, un levier de vitesse que je polissais à la brosse électrique, et m'approchai de lui. « Oui, monsieur ? »

Krauser avait une lèvre supérieure épaisse, des yeux écartés, un regard assuré, de longues rouflaquettes et des poils noirs qui dépassaient de ses manchettes. Ses traits semblaient aplatis, comme par un poids invisible qu'il avait sur la tête. Dès qu'on le voyait, on avait envie de détourner les yeux, et en même temps on craignait qu'il ne se rendît compte de ce qu'on éprouvait envers lui.

« J'ai entendu dire qu'il t'était arrivé une aventure, dans les Heights.

– À moi ? Non.

– Tu connais ces types, dehors ? »

Je secouai la tête, le regard vague.

« Il ne faut pas avoir de problèmes avec eux, dit-il.

– Je ne veux pas d’histoires, monsieur Krauser.

– Ça, je comprends.

– Pardon ? »

Il parcourut des yeux mon corps, de la tête aux pieds. « Tu as fait de l’exercice, récemment ?

– J’ai des jobs à l’épicerie du quartier, et à la station-service.

– Ce n’est pas exactement ce à quoi je pensais. Rentre ta chemise, et suis-moi.

– Que se passe-t-il ?

– Je vais t’expliquer ce qui se passe. Ils pensaient que tu chassais sur leurs terres. C’est stupide de faire ça, Broussard.

– Comment avez-vous su que je suis allé dans les Heights ?

– J’en ai entendu parler dans la salle des professeurs. J’ai déjà vu ces gars-là. Il n’y a qu’un seul moyen de se conduire avec eux, fiston. Quand on a une dent cariée, on arrache la dent cariée.

– Je n’ai vraiment pas envie de faire ça, monsieur.

– Qui a dit que tu avais le choix ? »

Je ne savais pas ce que Krauser avait en tête. Ce n’était pas un ami. Et il se fichait de la justice. Je l’entendais respirer, et je sentais la testostérone qui paraissait incrustée dans ses vêtements. Le temps que nous soyons arrivés au terrain, j’avais de petites taches devant les yeux.

« Qu’est-ce que vous faites là, les gars ? » leur dit Krauser.

Le grand type qui m’avait provoqué devant la maison de Valerie se peignait des deux mains, comme si Krauser n’était pas là. Il portait un *drape* gris, une ceinture de daim noir et une chemise à manches longues en rayonne violette. Il me rappelait les photographies que j’avais vues du trompettiste de jazz Chet Baker : les mêmes joues creuses, les mêmes yeux sombres, une expression qui traduisait moins la menace que

l'acceptation de la mort. C'était un regard étrange pour un type qui n'avait sans doute pas plus de dix-neuf ans.

« Vous m'avez entendu ? dit Krauser.

– Il y a une loi contre les gens qui fument ? dit le grand greaser.

– Il y a un panneau “Périmètre interdit” juste derrière vous, dit Krauser.

– Il y a un poste de police juste en face, non ? Allez leur dire que Loren Nichols est là. Dites-leur de me baiser le cul. Et pour vous, c'est la même chose.

– Tu as tiré sur un homme dans un drive-in.

– Avec un pistolet à air comprimé. Un adulte qui avait mis la main sous la robe de ma sœur lors d'un pique-nique, quand elle était en première. Je ne sais pas si les journaux le précisaient ou pas. »

J'entendis la sonnerie de la cloche, et les classes commencer à se vider dans les couloirs et les halls. Ni Loren Nichols ni ses amis ne m'avaient regardé, et je pensais que l'incident était peut-être clos, que j'allais pouvoir aller à la cafétéria avec Saber, et oublier tous les événements désagréables survenus depuis le samedi soir. Je pourrais peut-être même faire la paix avec Loren Nichols. Je devais lui reconnaître une chose : c'était un type impressionnant. Cet instant était comme une suspension du temps, quand tout peut aussi bien basculer du bon que du mauvais côté.

Mr Krauser posa la main sur mon épaule. Je sentis une stalactite me couler sur le flanc. « Mon jeune ami Aaron m'a dit comment vous l'aviez traité, les gars, dit-il. Et maintenant, voilà que vous revenez lui chercher encore des noises. Qu'est-ce qu'on devrait faire, à votre avis ? »

Le regard de Loren passa de Krauser à moi. Il avait la tête penchée. « Lui acheter une robe ? Il est mignon, ce gosse, c'est vrai.

– Dans notre lycée, les gosses respectent l'autorité, dit Krauser. Ils dénoncent les types comme vous. Ils ne se mettent pas à votre niveau.

– Je n’ai rien dit à personne. C’est un putain de mensonge, dis-je, les yeux humides et piquants, la lumière du soleil fractionnée en aiguilles. Dites-le-leur, monsieur Krauser.

– Je veux que vous fichiez la paix à Aaron, dit-il. Je préférerais ne pas entendre dire que vous l’avez encore embêté. Et n’embêtez pas non plus Saber Bledsoe.

– Vous faites un élevage de tantouses ?

– Regarde-moi, mon garçon. Je vais t’arracher les tripes, et te les entortiller autour du cou », dit Krauser.

Loren posa un pied sur le garde-boue, et, tout en regardant le lycée, se gratta l’intérieur de la cuisse. « Content d’avoir fait votre connaissance. Vous avez une sacrée équipe, ici. C’est River Oaks, de l’autre côté de la rue ? On ferait mieux de rentrer dans notre partie de la ville.

– Voilà, ça c’est malin. Continuez à être malins et laissez Aaron et Saber tranquilles », dit Krauser.

Ils remontèrent dans leur voiture et s’éloignèrent, le double échappement ronronnant sur le bitume. J’avais les genoux tremblants de honte, de nausée et de peur. D’une main, Krauser me serra l’épaule, la massa, raidissant ses doigts jusqu’à ce qu’ils mordent mes nerfs, comme une fraise de dentiste. « Maintenant, tu n’as plus rien à craindre, Aaron. Béni sois-tu. Ça me fait toujours plaisir de tirer d’affaire un ami de Saber. Dites-moi si je peux faire autre chose pour vous deux. »

Il retira sa main de mon épaule et me laissa planté sur la pelouse. Je ne percevais aucun son, même pas celui de la chaîne raclant le mât à côté du terrain.

« Je vais me faire cet enfoiré, dit Saber cet après-midi-là tandis qu’il démarrait, un quart de Jax entre les cuisses.

– Quel enfoiré ?

– Krauser, qui d’autre ? Je vais me faire rembourser quelques services. Je connais un type qui est un champion de la surveillance photographique. Je pense que Krauser est un cauchemar sexuel. Je vais le prendre en train d’enfiler la

contractuelle ou de niquer une idiote, puis répandre les photos au-dessus du lycée. »

Je regardai droit devant moi, sans rien dire. Je sentais encore les doigts de Krauser s'enfoncer dans mon épaule, à la recherche d'un endroit sensible.

« Ne te laisse pas avoir par lui, dit Saber. Mon Dieu, que je déteste ce salaud. Tu es un type bien, tu m'entends ? Tu as traité Krauser de menteur. Personne au lycée n'a assez de couilles pour le faire. Je parie que cette nuit, il ne va pas dormir. Tu l'as démasqué devant les *greasers*. Tu es un musicien, Aaron. Et Krauser, qu'est-ce qu'il est ? Rien.

– Ils me prennent pour un mouchard.

– Qu'ils aillent se faire foutre. Pour des types comme moi, tu es un modèle. Il y a dans cette histoire quelque chose qui pue. Loren Nicols a été à Gatesville. Les types qui ont le casier de Loren ne commencent pas à chercher des crosses dans cette partie de la ville, à moins d'avoir envie de cueillir du coton pour l'État.

– Je suis entré sur son territoire.

– Et les éboueurs aussi. Crois-moi, il y a dans cette affaire quelque chose de plus important. Krauser a réveillé un géant endormi – l'Armée de Bledsoe.

– Il veut te mêler à ça, Sabe.

– Il a réussi. »

Au feu rouge, Saber commença à se gargariser de bière, l'avalant le cou tendu contre le siège, faisant gronder son moteur, indifférent aux regards venus d'autres voitures.

Mon père avait un petit bureau au fond de la maison. Il avait hérité de la bibliothèque-secrétaire de son père, avocat nommé chef d'unité de la Public Works Administration<sup>1</sup> en Louisiane

---

1. Public Works Administration : organe gouvernemental créé en 1933 dans le cadre de la politique de New Deal instituée par le président Roosevelt. Son objectif était de négocier des contrats avec des entreprises privées pour la construction de bâtiments publics.

par Franklin Roosevelt, et il avait été l'un des rares hommes de cet État à avoir eu le courage de témoigner contre Huey Long lors de son procès en destitution. Mon père travaillait depuis des années à une histoire de sa famille, en particulier à celle de son grand-père, un jeune lieutenant confédéré qui avait été aux côtés de Jackson pendant la totalité de la campagne de Shenandoah.

Il ne tapait jamais à la machine, mais écrivait à la main, page après page, parfois jusque tard dans la nuit, fumant des cigarettes qu'il laissait ensuite flotter dans la cuvette des toilettes. Sur ses étagères se trouvaient des boîtes contenant des lettres écrites lors de la première et de la seconde bataille de Manassas, de la première et de la seconde bataille de Fredericksburg, des batailles de Cross Keys, de Malvern Hill, de Chantilly, de Chancellorsville, de Gettysburg, et depuis un camp d'internement sur Johnson Island, en Ohio. La tragédie de mon père avait été le lot de presque toute sa famille. Leur patriarche, un homme honnête et généreux, était mort dans la misère alors que s'annonçait la Seconde Guerre mondiale. Sa famille était persuadée que leur univers distingué et privilégié était mort avec lui, et ses membres s'étaient mis à boire, à remplacer le présent par le passé, et à laisser leurs vies partir à vau-l'eau.

J'entrai dans le bureau de mon père, et m'assis. Il écrivait avec un gros stylo à encre démodé qui fuyait. Une cigarette se consumait sur le bord de son cendrier ; une thermos de café était posée sur son bureau ; la fenêtre était entrouverte pour que le ventilateur à thermostat attire l'air nocturne du dehors. Le ciel était plein de nuages violets, pourpres et noirs qui évoquaient les fumées d'une fournaise industrielle. Je pourrais sans doute en dire long sur les écrits de mon père, mais pour moi les mots les plus mémorables qu'il ait écrits étaient contenus dans une seule phrase sur la première page de son manuscrit : « Jamais dans l'histoire de l'humanité tant

d'hommes de bien n'ont combattu si noblement pour défendre une cause aussi ignominieuse. »

« Comment ça va, mon garçon ? » dit-il.

C'était un moment rare. Il était heureux et ne sentait pas l'alcool. Je m'assis à côté de lui.

« J'ai un problème, dis-je.

– Ce n'est pas si grave que ça, non ?

– Je me suis frictionné avec quelques types des Heights.

– Essaie de ne pas dire “types”, Aaron.

– Ce ne sont plus des gamins, papa.

– Ils t'ont insulté ?

– Aujourd'hui, ils sont venus au lycée. Mr Krauser m'a forcé à l'accompagner à leur voiture. Il m'a dit qu'il allait me montrer comment il faut s'y prendre avec eux.

– Peut-être s'est-il conduit comme un brave type. J'avais un prof comme ça à St. Peters, quand j'étais même. Tous les gosses le respectaient. J'en ai toujours gardé de bons souvenirs.

– Mr Krauser m'a fait honte.

– Je ne comprends pas.

– Il a dit que je les avais mouchardés. Un des types a dit que je devrais porter une robe.

– Ton professeur voulait sans doute qu'ils se sentent responsables.

– Mr Krauser veut en faire baver à Saber. Il est passé par moi pour le faire.

– C'est bien de soutenir ton ami. Mais Saber est capable de s'occuper de ses affaires lui-même. Je parie que tu ne reverras jamais ces gars.

– Les ennuis ont commencé à propos d'une fille des Heights. Samedi soir, je me suis trouvé mêlé à une dispute entre elle et son petit ami. Il habite River Oaks. Je crois que c'est un sale type.

– Ne dis pas...

– Je sais. Mais c'est un sale type, papa. Je ne sais pas quoi faire.

– On devrait peut-être en parler tous ensemble. S'ils reviennent, je veux dire. S'il doit y avoir de la bagarre, il y aura de la bagarre.

– Il ne s'agit pas de bagarre. Ce type, Loren Nichols, a abattu un homme avec un pistolet à air comprimé.

– Un pistolet BB<sup>1</sup> ?

– Le genre de pistolet qui tire des fléchettes en acier. Ça frappe comme un .22.

– On dirait une histoire à la Saber. Tu veux que j'aille parler à Mr Krauser ?

– Mr Krauser est un menteur. Pourquoi te dirait-il la vérité alors qu'il a menti à une bande de métèques à mon sujet ?

– N'utilise pas ce langage. Tu veux sortir prendre une Grapette<sup>2</sup> ? »

Mes efforts étaient vains. Je croisai mes mains entre mes jambes, et baissai la tête. « Non merci, père.

– Allons dormir là-dessus. Demain, tout te semblera différent. Tu verras. »

Il ajusta ses lunettes à verres non cerclés, et baissa les yeux sur la page à laquelle il avait travaillé, son attention déjà ailleurs, peut-être sur le flanc d'une colline de Virginie, où la mitraille et les bombes, dans l'air chaud, bourdonnaient plus fort que des abeilles, tandis qu'un petit tambour sur le point de mourir se tenait, muet et impuissant, au milieu des horreurs qui se déroulaient autour de lui.

J'allai dans la cuisine, où ma mère était en train de sortir une tarte du four. C'était une belle femme, et elle attirait souvent le regard d'autres hommes qui ne l'intéressaient pas, même comme soupirants. À chaque fois que quelqu'un s'approchait d'elle sans qu'elle s'y attende, elle semblait toujours s'éveiller

---

1. Pistolet tirant des projectiles métalliques.

2. Boisson sans alcool à base de raisin.

d'une rêverie. Il lui arrivait de pleurer sans raison, et de tourner en rond, les mains nouées, remuant les lèvres comme si elle parlait à quelqu'un. Ses particularités faisaient tellement partie de sa vie qu'elles paraissaient normales. « Ah, te voilà, mon dormeur. Tu as fait une bonne sieste ?

- Je ne dormais pas.
- Où étais-tu ?
- Je parlais avec Papa.
- Va lui dire que le dîner est prêt. Tu as fait tes devoirs ?
- Je ne me sens pas bien. Je crois que je ne vais pas manger.
- Qu'est-ce qui ne va pas ?
- Rien. Je vais sortir un peu.
- Sortir ? Qu'est-ce que tu vas faire, dehors ? Pourquoi te conduis-tu de façon si bizarre ?
- Tout va bien, maman.
- Pourquoi as-tu cette ride entre les yeux ? Je n'aime pas quand tu as ça. Viens ici, Aaron. »

Je franchis la porte-moustiquaire, descendis l'allée jusqu'à la porte cochère et commençai à longer le pâté de maisons. Je marchai jusqu'à en avoir mal aux pieds. Puis je fis du stop, sans destination précise, et à la nuit tombée je me trouvai dans un quartier où batifolaient les noctambules et les gens du milieu, et où la loi judéo-chrétienne n'avait pas cours.

Les rades à juke-box et barbecue résonnaient, les portes étaient grandes ouvertes, les trottoirs surélevés dans lesquels étaient scellés des anneaux d'attache étaient jonchés de gobelets en carton et de canettes de bière, et tachés de rouille là où les tuyaux d'écoulement de pluie saignaient sur le bitume. Les salons de beauté et les boutiques de barbiers étaient équipés de haut-parleurs extérieurs qui jouaient Ruth Brown, Big Joe Turner, Guitar Slim, LaVern Baker et Gatemouth Brown. Les Mexicains, les ouvriers blancs et les gens de couleur se fondaient à travers leur façon de se vêtir, leur dialecte, leurs addictions, leur pauvreté et le goût du lucre qu'ils partageaient.

L'autorité n'était représentée que par des flics noirs de Houston au volant de voitures de patrouille cabossées, et qui se garaient discrètement sur une station-service abandonnée sous un chêne, au coin de la rue, avec l'interdiction d'arrêter un Blanc. Les prostituées portaient souvent un pistolet ou un rasoir de barbier ; debout sur les trottoirs, les maquereaux et les vendeurs de drogue étaient vêtus dans le style zazou des années quarante ; pour une bière gratuite, une bonne âme était toujours prête à entrer chez un marchand d'alcool et à acheter pour un adolescent blanc tout ce qu'il voulait. Pour moi, ce fut une canette de bière forte.

Je m'assis sur le trottoir pour la boire. Elle était chaude et avait un goût de germe de blé sur lequel on aurait versé un liquide plus léger. Je continuais à entendre un bruit comme celui d'un fil électrique faisant un court-circuit dans une flaque de pluie, et je pensais que ce grésillement venait peut-être de l'enseigne au néon au-dessus de la boutique du prêteur sur gages, derrière moi. Sauf que l'enseigne fonctionnait parfaitement. Je me levai, laissai tomber ma canette vide dans une poubelle et regardai l'exposition rutilante de saxophones, de trompettes, de trombones et de batteries à la devanture du prêteur sur gages. Il y avait même, dans une vitrine, une Gibson acoustique J50, exactement comme la mienne, au milieu d'un alignement d'insignes de détectives privés, de menottes, de coups-de-poing américains, de divers types de matraques, et de pistolets de toutes sortes.

J'avais sept dollars dans mon portefeuille. J'entrai dans la boutique et achetai un poignard au fin manche noir, au ressort tendu, à la lame ondulante de vingt centimètres. On l'effleurait du pouce, et la lame jaillissait à la vie ; et j'éprouvais dans ma paume une sensation de pouvoir qui avait quelque chose de sexuel.

Je redescendis la rue jusqu'à la voiture de police garée à la station-service, le cran d'arrêt dans la poche arrière de mon jean. J'étais sûr que les flics dans le véhicule me regardaient.

Mais ils étaient noirs et j'étais blanc, et je savais qu'ils ne me causeraient pas d'ennuis. Le fait de tirer un avantage de la façon injuste dont les policiers noirs étaient traités me faisait honte, mais pas suffisamment pour me forcer à tourner le dos à ma destination.

Quel était mon plan ? Où allais-je ? Je n'en avais aucune idée. Je savais juste que j'allais quelque part pour faire quelque chose qui semblait sans rapport avec la personne que j'étais. C'était comme monter sur un manège, et disparaître dans la musique de son orgue de Barbarie et dans les miroirs recouvrant son moyeu, tandis que les chevaux de bois et les enfants tournaient et tournaient, sans avoir conscience que j'étais devenu leur protecteur.

C'est du moins ce que je me disais.

## 4

Aux petites heures du matin, je me retrouvai à côté d'une cabine téléphonique, sous un lampadaire cerclé d'humidité, quelque part à North Houston. J'avais quinze *cents* dans ma poche, et pas de billet dans mon portefeuille. L'air avait l'odeur du gaz d'égout, des scarabées morts dans les gouttières et d'une coulée d'huile là où le propriétaire d'une station-service en avait vidé des barils de deux cents litres. Je glissai un *nickel* dans la fente de la cabine, et réveillai Saber. « Il faut que tu viennes me prendre.

– Où es-tu ? » dit-il.

Je regardai les panneaux indicateurs par la vitre de la cabine, et lui dis ce qu'on y lisait. « Je crois que je ne suis pas loin de North Shepherd. J'ai des trous noirs dans ma tête.

– Tu as encore eu une de tes crises ?

– Pendant à peu près trois heures.

– Mes vieux vont se chier dessus.

– Je peux rentrer à pied.

– Reste où tu es. L'Armée de Bledsoe n'abandonne pas ses blessés sur le terrain. Est-ce que tu as fait quelque chose dont on devrait s'inquiéter ? »

Je plongeai la main dans ma poche arrière. Le couteau était encore là. Je le sortis de ma poche, et appuyai sur le cran d'arrêt. La lame bondit, propre et brillante de lubrifiant, telle que je l'avais achetée. « Tout va bien.

– Keep cool. J'arrive. »

\*\*\*

Mes parents étaient furieux. Je leur dis que je m'étais endormi dans le hamac du jardin de Saber, et que ses parents